

SAVOIR UTILISER ce que la vie nous apporte

Je n'ai pas une longue pratique de l'École nouvelle.

J'y suis venu par hasard, peut-être par nécessité inconsciente d'adapter mon travail scolaire à mon besoin d'activité.

Comme bon nombre de camarades, je n'ai trouvé dans les bouquins de pédagogie qu'une théorie parfois séduisante...

Un jour, enfin, j'ai découvert les ouvrages de Freinet et la C.E.L.

Oh ! je vous entends, vous, qui recherchez entre les lignes de *L'Éducateur* des motifs d'argumenter contre nos méthodes, alors que vous ne les avez jamais pratiquées, ni peut-être vu pratiquer. Vous devez vous dire : « Encore de la réclame ! »

Vous faites erreur : pas de réclame dans notre journal. Des faits, des techniques, des essais, des expériences, des résultats.

Freinet lui-même ne cesse d'affirmer que ses ouvrages ne doivent pas être considérés comme un catéchisme de l'École Nouvelle.

Chaque maître, jour après jour, doit forger sa propre méthode, en tenant compte de ses aptitudes personnelles, des besoins de ses élèves. Et cette méthode demeure en perpétuelle évolution, se transforme et s'améliore chaque année. On ne doit pas pouvoir parler d'une école moderne routinière.

C'est ainsi qu'il me paraît difficile d'utiliser isolément ou exclusivement dans nos classes la pratique du texte libre, l'étude du milieu local et les visites scolaires, pour ne parler que des trois principaux procédés préconisés par la C.E.L.

Il est des textes d'enfants qui se prêtent difficilement à l'exploitation de ce que Freinet appelle le « complexe d'intérêt ».

L'étude du milieu local peut permettre de voir de nombreux points du programme, mais nécessite de la part du maître une connaissance approfondie de son village ou de sa ville. De plus, il faut une forte dose de bonne volonté pour relier certains chapitres d'histoire ou de géographie, voire même de sciences, à l'étude du milieu local.

Quant aux visites scolaires, elles sont forcément réduites dans nos campagnes.

Je ne veux pas nier ce que ces trois techniques, qui souvent se confondent peuvent avoir de bon, mais je pense qu'il y aurait danger à les systématiser. Je m'explique : on pourrait pratiquer le texte libre dans une classe installée au fond d'une cave, et y imprimer le récit d'une belle promenade d'enfants. Les bourgeons peuvent éclore, la rivière peut chanter, les oiseaux peuvent emplir l'olivier, tout cela ne descend dans la « classe souterraine » que sous forme de textes, certes, pris sur le vif mais impuis-

sants à remplacer la vraie vie. L'étude du milieu local, les visites scolaires supposent un programme établi au préalable, une préparation souvent artificielle et à laquelle les enfants demeurent étrangers ou participent sous la direction du maître. Dans tout cela, la spontanéité des élèves, leurs initiatives n'ont pas la plus grande part.

Ouvrir les fenêtres de l'école sur la vie, c'est utiliser au maximum tout ce que la vie nous apporte d'intéressant, c'est apprendre à l'élève à déceler les difficultés, les problèmes qui se posent journellement, à les affronter, à les résoudre. Il leur sera nécessaire pour cela de savoir rechercher les renseignements. Quand la bibliothèque de travail, le fichier ne peuvent apporter une solution satisfaisante, il faut que l'enfant sache à qui s'adresser pour, au lieu de se contenter de l'à peu près, se constituer une documentation solide et complète.

Un collègue de l'Hérault obtient dans ce domaine des résultats merveilleux. Il utilise le texte libre, ne néglige pas l'étude du milieu, organise des visites scolaires, comme la plupart d'entre nous. Il a un emploi du temps qu'il suit, selon sa propre expression, quand il ne peut pas faire autrement, c'est-à-dire chaque fois que la vie ne lui apporte rien. Et c'est en cela que consiste à mon avis l'originalité de sa méthode. Un incident, un événement, un phénomène préoccupe-t-il ses élèves, il y voit aussitôt une occasion de bousculer sans hésiter emploi du temps et préparation. J'ai essayé de suivre son exemple, et je dois dire que je n'ai jamais eu de résultats aussi parfaits.

Il me paraît inutile de délayer davantage cette conception du travail scolaire, de crainte de me faire mal comprendre. Puisque j'y suis autorisé, je me contenterai seulement de citer un exemple emprunté au cahier de rapports quotidiens du camarade en question et un exemple personnel.

I. — Extrait du cahier de rapports quotidiens du camarade de l'Hérault

« Hier, que nous nous sommes « régalez » avec Renée ! Nous sommes restées deux heures à regarder pêcher Bonnacaze... »

La conversation gagne, s'anime, et j'apprends que le poisson de l'étang se réfugie, à cause du froid, aux abords de l'embouchure d'un ruisseau. Marty a assommé un muge d'un coup de pierre. Il l'a attrapé ensuite...

Je soupçonne quelque chose d'intéressant. Nous irons cet après-midi.

... Je ne m'étais pas trompé. Le déplacement en valait la peine.

Nous arrivons donc à la rivière.

Les garçons s'affairent à faire remonter les poissons dans la rivière, à coups de pierres. Ce ne sont que cris, exclamations ! Puis, au retour, les poissons s'engouffrent dans un sac

servant de filet et placé au moment opportun.

Quant aux filles, je leur ai donné discrètement la mission d'observer, sans que les garçons le sachent (observation aiguillée, du fait qu'elle se fait en cachette). Et le poisson s'attrape.

Pendant ce temps, j'ai plongé le thermomètre dans l'eau du ruisseau. Stupéfaction : 15° ! alors qu'à l'extérieur il fait 5°. Puis dans l'eau de l'étang : 6°.

Chacun constate individuellement. C'est bien cela, le poisson recherche une température plus clémente.

Mais d'où vient que l'eau est si chaude. Nous en trouvons l'explication dans le fait que cette rivière naît à quelque 30 mètres de là. (Nous comparons aux caves fraîches l'été et chaudes l'hiver).

Une plante inconnue couvre toute la surface de la rivière.

De retour, nous observons scientifiquement un poisson (nageoires, anus, branchies). Nous le disséquons. Nous isolons très bien ouïes, intestin, foie, mais ne reconnaissons pas les autres parties. Quant à la vessie natatoire que nous montre le livre, nous n'arrivons pas à la découvrir ! C'est un peu fort ! Aussi, Héraïl nous apportera un gros muge à la première occasion, et nous verrons mieux.

Nous lisons la partie relative à l'organisation des poissons, dans le livre de sciences. Et voilà comment a été faite la leçon sur les poissons, un samedi, à 4 heures un quart.

Pendant ce temps, Odette Carrière a écrit à M. Blanchet, chef de travaux pratiques à l'Institut botanique, pour lui envoyer un spécimen de la plante trouvée et lui en demander le nom.

LE 15 janvier. — Journée complètement bouleversée dans son emploi du temps. J'avais dit à Héraïl : « Lorsque ton père pêchera un poisson plus gros, apporte-le, nous verrons mieux. »

C'est ce qu'il a fait.

Nous voici donc installés pour la dissection d'un muge.

Nous le pesons : 568 gr. Nous voyons successivement toutes les nageoires, l'opercule que nous enlevons, les arcs branchiaux que nous observons très attentivement et où nous essayons de constater tout ce que nous apprend le livre. Nous réussissons à disséquer un œil et à isoler le cristallin ; nous voyons très bien le nerf optique, mais nous ne réussissons pas à trouver la matière cérébrale.

Nous avons la chance de voir le diaphragme, le foie (qui pèse 10 gr.), la vésicule biliaire, l'estomac de forme bizarre, l'intestin que nous n'avons pas eu la patience de dérouler, le cœur qui a laissé échapper du sang quand nous l'avons pressé, mais de vessie natatoire ? point... Vraiment extraordinaire. Selon notre formule, « il faut savoir », je cherche dans un livre du B.S. et trouve qu'« elle existe chez beaucoup de poissons ». Donc, pas chez tous. Nous observons

les écailles, en collons une sur notre cahier de travaux personnels et y joignons quelques mots.

Le poisson est de nouveau pesé : 418 gr., donc 150 gr. de déchets. Il faut calculer le pourcentage :

$$\frac{150 \times 100}{568} = 26 \% \text{ de déchets.}$$

Nous reprenons alors notre livre de sciences et complétons la leçon ébauchée samedi. Quelques documents empruntés au fichier nous permettent de compléter nos connaissances. Une vue géante de la gueule du brochet nous montre ses 700 dents fixées au palais, une autre nous le montre avalant un poisson.

Nous en profitons pour parler des mœurs de quelques poissons : de l'anguille qui vit dans l'eau douce et pond en mer ; du saumon, qui vit en mer et remonte les fleuves pour pondre. Mais là ne s'arrêtera pas notre étude.

Nous interrogeons les pêcheurs sur leurs engins de pêche, la manière dont ils les placent, les poissons qu'ils attrapent.

A une heure, je fais la dictée prévue pour le matin. Cependant, ai-je dit, j'en autorise quelques-uns à me raconter à la place la pêche originale de samedi. Six sur quatorze se proposent de le faire. Je feins d'hésiter, donne la permission à la meilleure en dictée, puis à une autre... finalement, ai l'air de faire une concession pour tous. J'ai fait désirer le texte libre. Je n'ai rien à regretter.

J'annonce qu'un seul texte relatant la pêche sera imprimé.

Chacun lit.

C'est vivant, amusant. Des contestations. Serpinet écrit : « La rivière chantait à travers les joncs ».

Les uns sont de son avis, les autres non. Marty vérifiera. Finalement, nous sommes d'accord pour accepter : « La rivière chantait légèrement à travers les joncs ».

On passe au vote. Mais le choix est difficile. Un élève propose de prendre ce que chacun aura écrit de plus intéressant.

C'est ce que nous ferons : nous compilerons.

(à suivre)

LARBOTIEU.

ABONNEZ-VOUS A
L'EDUCATEUR
6 mois (10 numéros) 100 fr.

ENFANTINES
(10 numéros) 40 fr.

Commandez la collection
complète d'ENFANTINES 400 fr.

POUR TOUTES LES COMMANDES
DE MATERIEL ET D'EDITIONS,
écrivez à FREINET, à VENCE (A.-M.)